

Vir Andres Hera



il Baule

Vir Andres Hera

VI

il Baule



Vir Andres Hera

Depuis le hublot, les neiges éternelles des Alpes protègent les sommets qui divisent les Savoies des États papaux. A mon arrivée sur Rome me reçoit Émilie Courtel, travailleuse de l'art, lilloise, romaine, et mère de deux, elle me confie l'antique clé de l'atelier situé *Via del Vantaggio*, au dernier étage d'un bâtiment adossé à une cour intérieure. *Notre* première nuit romaine est froide et humide, nous sommes le trois janvier deux-mille vingt-et-un, je dis « notre » car je ne suis pas seul dans ce périple, m'accompagne Sébastien, mon ami et amant. Le toit de l'atelier Wicar est une sorte de verrière plastique qui amplifie le moindre bruit, dans ce cas la pluie, accentué par ses environ cinq mètres de hauteur.

L'atelier porte ce nom d'après Jean-Baptiste Joseph Wicar, peintre et collectionneur lillois. À sa mort en 1834, il lègue l'immeuble dans lequel se situe celui qui sera mon atelier pendant cent jours. Lorsque nous sortons pour acheter du vin et une pizza surgelée, ma première impression vis-à-vis de Rome est familière : elle ressemble aux villes coloniales mexicaines. Les ruelles sont dignes d'un scénario dystopique, la ville semble assiégée avec ses militaires armé·e·s posté·e·s devant chaque *palazzo*, siège du gouvernement ou église. Cette drôle de vision est accentuée évidemment par la pandémie que nous traversons, mais ce mélange entre architectures religieuses et milice me rappelle le portrait d'après-guerre décrit dans *la peau* de Curzio Malaparte. *La piazza del popolo*, située à deux pas de l'atelier, n'est pas si différente des places des villes mexicaines, avec ses pavés qui ressemblent aux graines des épis de maïs. Les déambulant·e·s se pavanent dans des tenues que l'on pourrait trouver chez leurs homologues bourgeois·e·s latinoaméricain·e·s.

Un petit monsieur traverse la place portant une paire de minuscules lunettes noires rondes.

Il a des airs de *Pieter van Gent*, ce personnage historique du XVI siècle que j'ai transformé en fantôme de l'histoire mexicaine et européenne, et qui m'a valu d'être sélectionné en tant que lauréat de la ville de Lille. Je me suis toujours imaginé *Pieter* avec des verres fumés ressemblant à ceux que les personnages religieux portent dans les tableaux baroques du XVII, soi-disant cela les protégeait de la vacuité et de la banalité du monde et de la chair. *Pieter*, *Pierre*, ou *Pedro de Gante* n'a jamais connu Rome, mais en échange, il a assisté à la construction de son miroir outre-Atlantique : Mexico.

Rome ne s'est pas faite en un jour, et la construction de l'imaginaire colonial lié à l'Amérique non plus. Les évangélisateur·ice·s et colon·e·s européen·ne·s ont pris la ville de Mexico comme la sœur-miroir de Rome sur le continent américain, cela leur a permis d'établir un parallèle historique, culturel et iconographique afin d'établir des signifiants profonds qui ont achevé la colonisation. Ce parallèle faisant de Rome et de Mexico les berceaux des cultures anciennes et païennes (étrusques, aztèques, grecs, *teotihuacanos*, etc.) a été également un argument de poids afin d'ériger Mexico comme la capitale chrétienne dans le *nouveau monde*. On pourrait parler aussi des mythes fondateurs qui dorent la célébrité de ces deux cités, d'un côté Romulus et Remus, de l'autre, l'aigle mangeant le serpent au-dessus d'un figuier de barbarie annonçant le lieu exact de la fondation de Mexico ; ce dernier est une image survivante qui figure toujours sur les pièces de monnaie et sur le drapeau vert blanc rouge.

Ce n'est donc pas un hasard que la ville éternelle me rappelle chez moi, et l'on aurait tort de dire que le Mexique ressemble à Rome sans penser à tout ce qui est d'origine mexicaine dans la culture italienne, jusqu'à faire partie de l'image d'Épinal de cette *Italie éternelle*. Par exemple, contrairement aux aristocrates espagnol·e·s ou français·e·s, les élites italien·ne·s ont été les premier·e·s dans l'histoire européenne à avoir adopté la consommation de la tomate, ou *tomatl*, son vrai nom en nahuatl-aztèque. Il en va de même avec les produits d'origine mésoaméricaine-mexicaine et qui pourtant font, comme dit Barthes, « l'italianité » : les courgettes, les fleurs de courgettes, les poivrons, les figues de barbarie (dont le nom, même dans sa version italienne *fico d'india*, ne cesse pas de me percuter par la frontière symbolique entre sauvage et civilisé que cela impose). Dans le processus colonial, dont la durée s'étend jusqu'à ce jour, il y a eu, et il continue d'y avoir, une confiscation de symboles et de signifiants venus du Mexique et de tous les autres territoires colonisés par l'Europe, cette réalité est palpable jusqu'à dans le packaging de Pizza *buitoni* qui prend l'eau de pluie.

Nous avons passé notre première semaine à escarper *Roma* à pied et à attendre une malle en provenance de la direction des Arts Visuels de Lille, cette malle métallique devait contenir du matériel artistique. Étant donné que je suis un artiste de la vidéo, et du texte, ma malle était presque vide. Quand elle nous a été livrée, elle me semblait être un vestige de l'époque des séjours que les artistes français·e·s effectuaient autrefois à Rome afin de s'en inspirer.

Dans l'atelier Wicar, nous sommes à proximité de *la Via del Corso* et du *Palazzo Mancini*, bâtiment où se situait jadis la Villa Médicis avant sa relocalisation définitive sur la voisine colline du *Pincio*. Depuis 1868, l'atelier Wicar a vu ses résident·e·s se succéder, presque sans interruption, ses lieux sont depuis gérés par les Pieux Établissements français à Rome, une congrégation de Français·e·s, ecclésiastiques pour la plupart, présidée par l'ambassadeur de France. La fondation comprend cinq églises : La Trinité-des-Monts, sur la colline du *Pincio* ; Saint-Louis-des-Français, qui abrite des Caravage et dont les communautés d'expatrié·e·s français·e·s catholiques en sont friand·e·s, surtout les dimanches ; Saint-Yves-des-Bretons, fermée au public ; Saint-Claude-des-Bourguignons de Franche-Comté ; et enfin, Saint-Nicolas-des-Lorrains, située à côté de la *Piazza Navona* et abritant des superbes retables en marbre.

« Monseigneur le recteur de Saint-Louis-des-Français à Rome, je vous remercie de l'attention que vous porterez envers ces mots de présentation, je vous prie de croire à la sincérité de mon projet artistique, Recevez l'expression de mes meilleurs sentiments. Vir Andres Hera ». J'ai parlé avec Émilie plusieurs fois autour de mon désir de filmer l'intérieur d'une église romaine et c'est avec ces lignes précédentes que j'ai entrepris une première approche avec les Pieux Établissement. Cette obsession pour les bondieuseries, comme les appelle Sébastien, date de mes plus vieux souvenirs à la maison à Yauhquemehcan, où l'on entend, dès cinq heures du matin, le brouhaha de la messe retransmise à travers des haut-parleurs vétustes dans tout le village, particulièrement présent chez ma mère qui s'y trouve à dix mètres de ladite église.

Mon rapport avec la tradition judéo-chrétienne et aux lieux de culte n'est pas clair, il est fait de fragments épars que je vis à travers des vitraux opaques, au travers des zones d'ombres et d'heurts historiques que cela a produit dans les individus d'un pays comme le mien. Pourtant, lorsque je franchis les portes d'une église, je ne suis pas un inconnu, ayant été élevé catholique, ces lieux sont une sorte de maison. Je me balade dans leurs alcôves, j'observe les vieux bois dorés dévernés, les couloirs des monastères où j'ai vécu, et enfin je me revois enfant voulant devenir prêtre, puis nonne. Si j'ai fait cet *excursus*, ce n'est pas pour justifier mon amour pour l'esthétique baroque, mais pour situer ma démarche lors de cette rencontre avec l'apparat religieux dans le cadre de mon séjour romain. En tant qu'individu métis et *queer*, je vis ce séjour sur Rome comme un voyage initiatique à l'intérieur de la baleine, et une occasion pour déranger, dès l'intérieur, la bête. Ou encore, comme l'a écrit mon amie réalisatrice Shirley Bruno dans son film « An excavation of us », à propos des révoltes révolutionnaires haïtiennes : « nous avons brûlé les plantations, parce que c'était à nous de les brûler, parce que nous les avons érigées, et parce que c'était le prix de la liberté »

J'ai expliqué au frère Christophe-Marie, responsable de Saint-Nicolas-des-Lorrains, mon envie de filmer à l'intérieur de l'église, des poèmes inspirés de personnages bibliques, notamment autour des histoires d'amitiés entre personnes du même sexe qui pour moi évoquent des possibles types de relation *queer*. Ces personnages sont par exemple Jonathan et David, qui avaient une sorte de *bromance* des temps anté-messianiques. J'ai écrit aussi des lignes évoquant le grand classique Saint Sébastien ; mais aussi des haïkus en latin, italien, anglais et français pour Noémie et pour sa belle-fille moabite Ruth, exemple d'amitié romantique aux teintes lesbiennes ; et enfin une découverte faite in-situ, *la Madonna di Montevergine*, vierge vénérée autour de la planète, protectrice des *femminielli* : identité napolitaine ancestrale désignant les personnes transgenres et non-binaires, ce qui a tout de suite évoqué l'histoire des identités *muxes* chez nous à Oaxaca dans le sud du Mexique. Le tournage s'est réalisé sans encombre et avec une liberté absolue quant au contenu de mes poèmes apocryphes ; ces derniers ont été interprétés par Gaia Riposati, artiste et chanteuse lyrique qui m'a été introduite par les collectionneurs Mario Pieroni et Dora Stieflmeyer.

Néanmoins, j'aime imaginer que ma malle a été remplie à l'avance par des tas d'esprits mexicains arracheurs de cœurs et de *cihuateteo*, ces fantômes des pleureuses mortes en couches à l'époque préhispanique. À travers mon errance dans les sept collines romaines, je leur

fais visiter un peu de cette ville qui ressemble à la nôtre, à Mexico–Tenochtitlan, ou *Mictlan*, terre des morts, comme l'appellent affectueusement certain·e·s.

Un mercredi après-midi, après qu'Apolonia Sokol m'ait montré les tapisseries coloniales faites d'après les dessins de Francesco Salviati, je rentrais chez nous depuis la Villa Médicis. Je me suis retrouvé sur la *piazza di Spagna*, des odeurs de *chile verde*, de *mole*, de goyave et d'ananas, sortaient d'une casserole installée dans le parvis de la boutique Dior. Quelle n'a pas été ma surprise : l'afflux des fantômes s'était décuplé en quelques jours, les fantômes du Mexique étaient partout ! Elleux avaient même fait appel à un vendeur de *tamales*.

Vir Andres Hera, artiste vidéaste et du texte, France.

Vir Andres Hera, filmmaker and writer, France.

Vir Andres Hera, artista di video e testi, France.